

# Sens radar

**DAREDEVIL, THE MAN WITHOUT FEAR!**

# ELECTRO

**AND THE EMISSARIES OF EVIL!**

FEATURING A BRAND-NEW 39-PAGE EPIC OF ACTION



DD'S MOST DANGEROUS ADVENTURE... BY: **STAN (THE MAN) LEE** and **GENE (THE DEAN) COLAN**

EMBELLISHED BY: **JOHN TARTAGLIONE**  
LETTERED BY: **SAM ROSEN**

OKAY YOU GET THE IDEA! OL' FEARLESS IS TAKING A WORK-OUT IN HIS PRIVATE GYM...AND IT'S A GOOD THING HE IS... 'CAUSE HE'S SOON GONNA NEED ALL THE MUSCLE HE'S GOT! JUST WATCH 'N SEE...

DAREDEVIL is published by OLYMPIA PUBLICATIONS, INC. OFFICE OF PUBLICATION: 625 MADISON AVENUE, NEW YORK, N. Y. 10022. SECOND CLASS MAIL PRIVILEGES AUTHORIZED AT NEW YORK, N. Y. ADDITIONAL ENTRY AT Meriden, Conn. Published monthly except September, semi-monthly. Copyright ©1967 by Olympia Publications, Inc. Marvel Comics Group, all rights reserved. 625 Madison Avenue, New York, N. Y. 10022, Vol. 1, No.1, September, 1967 issue. Price 12c per copy. No similarity between any of the names, characters, persons and/or institutions in this magazine with those of any living or dead person or institution is intended, and any such similarity which may exist is purely coincidental. Printed in the U.S.A. by The Eastern Color Printing Co., Waterbury 20, Conn. Martin Goodman, Publisher. Subscription rate \$1.75 and \$2.25 Canada for 12 issues including postage. Foreign subscriptions \$3.25. Prices do not include King Size September Issue.

Stéphane Zagdanski

« C'est entre l'âme *et* le corps que copule le vrai. »

*Céline seul*

Une biographie est la trame d'un vaste texte à interpréter à la lueur ultérieure de l'écriture qui en aura émané. « Ma vie entière a son idée, et toutes mes minutes y concourent. » : N'importe quel écrivain ayant un tant soit peu médité les fondements et conséquences de son art comprend sans effort cette maxime de Mallarmé. Le temps ne demeure irréversible qu'à ceux qui croient davantage ce qu'ils voient que ce qu'ils vivent. Or n'est véritablement vécu que ce qui sera digne d'avoir été tracé.

À neuf ans, on me découvrit un problème de vue. Un matin, il fallut manquer l'école pour me faire examiner par l'ophtalmologue qui allait prescrire mes premières lunettes. L'après-midi, je revins en classe avec une note de ma mère, justifiant mon absence et prévenant l'institutrice (« la maîtresse », quel nom ! qui exprime à la fois la cruauté asservissante de l'école et la puérilité appliquée du sado-masochisme) que mes pupilles resteraient quelques heures encore dilatées par de mystérieuses gouttes instillées dans mes globes déficients. Que je ne lirais ni n'écrivais, donc, aisément.

J'ai en mémoire l'aspect des malhabiles lettres cursives que je traçai ce jour-là au porte-plume – manche en plastique orange orné d'une magnifique plume en fer remplaçable qu'il fallait humecter régulièrement d'une odoriférante encre violette puisée dans un encrier incrusté dans l'épaisseur de la table. Les linéaments de mes mots s'effilocheaient en charpies filandreuses dans le sillage de ma main sans que je puisse interrompre leurs hiéroglyphiques contorsions. On aurait dit de maigrelets damnés violacés tentant d'échapper aux flammes acides de leur jugement. Ce qui est intéressant, c'est que je voyais nettement mon écriture zigzaguer. Ma vue brouillée parvenait à percer le flou qu'elle-même était devenue.

Voilà. La molle chape de la myopie venait de s'abattre sur ma vision du monde. Non seulement elle ne me quitterait plus, mais la nocivité de ses menaces (« Attention, cécité !... ») allait de décennie en décennie s'aggraver, jusqu'au kératocône dont je souffre depuis une décennie et qui pourrait, à terme, si la malchance s'acharnait un tant soit peu, me forcer à me faire greffer les cornées d'un mort !

Premières lunettes. Étrange expérience d'observer le monde se fluidifier et récupérer sa consistance à volonté ; de se retrouver à certains moments rituels – à l'heure de la douche, au coucher... – noyé dans une élastique et bénigne insécurité, assailli par l'enveloppe à la fois rassurante et entravante d'un infini flou fœtal. Depuis ce temps-là, je n'ai plus distingué le dessin des carreaux d'une salle de bain, ni la métamorphose crépusculaire des décorations du papier peint autour de mon lit, ni les silhouettes malingres des autres enfants à la piscine ; impossible de savoir si le gamin qui gigote sur le plongeur, là-bas, est un garçon ou une fille ; le seul recours consiste à demander le renseignement à un même voisin, sans lui laisser deviner que la petite blondinette qui jouait tout à l'heure près du plongeur m'intéresse. Mon handicap m'oblige de la sorte à fomenter une ruse rhétorique pour formuler ma question.

Voit-on où je veux en venir ?

Concrètement, dès que j'ôte mes lunettes, l'univers des objets distants de plus de trente centimètres s'estompe sous un voile dont l'opacité augmente en proportion de leur éloignement. Prendre un appareil photo reflex classique, tourner complètement la bague du focus jusqu'au symbole  $\infty$ , viser un sujet rapproché, maintenant regarder à travers l'objectif : on aura une idée superficielle (car seulement visuelle) de ce que je décris ici.

Anomalie de la réfraction, la myopie consiste anatomiquement en une déformation du globe oculaire (il est « trop long ») de telle sorte que les images se forment en avant de la rétine. L'encyclopédie dit : « Un myope ne peut pas voir nettement, même sans accommoder, les objets éloignés, son œil présente,

par rapport à celui d'un emmétrope de même longueur – « Un œil est dit emmétrope lorsque, sans accommodation (“ au repos ”), il perçoit une image nette d'un point à l'infini ; ce point, le plus éloigné dont la vision nette soit possible, est appelé *punctum remotum*. » –, un excès de puissance (rarement supérieur à 4 dioptries), de sorte que son *remotum* n'est pas à l'infini. À amplitude d'accommodation égale, son *proximum* est plus proche que celui d'un emmétrope : les myopes ont la “ vue courte ”. »

On constate ici la déviation idéologique imposée à un simple exposé en apparence objectivement scientifique. En clair, mon œil est différemment élongué (il est « plus long ») par rapport à la norme anatomique. Ce n'est pas réellement une maladie mais une divergence minoritaire, qui bien entendu m'handicape selon les critères visuels d'un certain mode de vie (celui de l'humain de base), comme les immenses griffes d'un aï l'handicameraient s'il était chargé de coudre des baskets Nike dans un atelier d'esclaves en Chine. Je n'ai pas, comme dit l'encyclopédie, la « vue courte » – expression qui n'est pas mise entre guillemets par hasard, et dont l'arrière-fond intellectuellement dépréciateur n'aura échappé à personne –, mais la vision réglée sur un autre *point* qu'autrui. Je ne vois pas seulement moins bien, mais *ailleurs*. Je vise à côté de la plaque, cette minuscule plaque photographique qu'est la rétine. Ma vue construit les images de la réalité au « mauvais » endroit de ma vision, un peu comme un navigateur s'égare en pleine mer non pour avoir mal étudié ses portulans mais parce que son sextant était faussé au départ. C'est ainsi qu'on découvre l'Amérique en croyant voguer vers les Indes!

En d'autres mots, être myope comme une taupe n'est un problème que dans un terrier de lapins. C'est à la lettre une question de *Weltanschauung* décalée, pas de déficience réelle. Le monde de la myopie n'est pas un royaume d'aveugles où le borgne, par comparaison, serait roi, ni le proverbe qui les concerne tous professé par un extra-lucide. Ma myopie est plutôt une Lilliput

solitaire où des millions de Gullivers n'ont que *relativement* une force surhumaine.

Mais il serait plus juste de comparer à ma myopie le voyage au royaume de Brobdingnag, où Gulliver est écœuré par la laideur des épidermes dont il distingue comme à travers une loupe les macules démesurées. À ses yeux, le sein de la jeune géante suavement têté par un nourrisson colossal est une colline dévastée d'irrégularités granuleuses.

Voilà où je voulais en venir.

Je vois bien plus mal que n'importe qui, *mais beaucoup mieux de très près*. Si je me place à quelques *millimètres* d'un visage, je distingue des détails de la peau qui ne seront strictement jamais révélés à son propriétaire même en le plaquant contre un miroir. La texture d'un brin d'herbe, la trame d'un tissu très fin, l'écorce d'un tronc d'arbre observées de tout près déploient leur récit de fibrilles à ma seule attention.

Je suis donc à la fois désenvoûté de la vision par un masque d'insouciance à l'égard d'une réalité globale qui ne me captive point puisque je ne la capte pas, et apte à susciter des sensations infinitésimales que nul n'a en partage, et que ma pensée peut décortiquer égoïstement sans rien demander au reste du monde.

C'est là que le syndrome de Daredevil entre en scène.

Je suis en train de prendre un verre à la terrasse d'un café, face à une jeune femme dont je ne distingue ni l'arrête stricte de son nez, ni la ligne exacte de ses lèvres, ni la couleur de ses yeux. C'est embêtant si l'on a envie de se faire une *image* figée et superficielle de sa beauté. L'avantage, c'est que toutes les fanfreluches de la séduction usuelle tombent à l'eau. Mille mimiques bas de gamme, cent simagrées strictement sociales, tous les falbalas de la mièvrerie sont dépensées devant moi en pure perte. Il ne m'arrivera pas l'aventure de Marivaux qui débanda subitement le jour où il surprit une coquette en train de tester devant sa coiffeuse la gamme de ses affectations amoureuses :

« Occupée », raconte d'Alembert, « à étudier son visage et à se donner des grâces ». Le flou me préserve de toute illusion, donc de toute déception. C'est la glande pinéale d'une femme qui décide, *à son insu à elle*, de l'intensité de mon désir. Son parfum, sa voix, le vague coloris de ses vêtements, les sinuosités sans nuances de sa silhouette, en un mot le *timbre* de sa féminité devient son seul et clandestin atout.

Ce qui signifie quoi ?

Que tout *look* trop minutieusement calculé est un coup d'épée dans le fog. Que passer à travers les mailles de l'éternel féminin est une seconde nature. Que la myopie s'est transmutée en une sorte de sixième sens, y compris face aux hommes. Pour le dire simplement, l'image que les êtres me renvoient d'eux-même ne dépend jamais de leurs artifices.

J'ai donné un nom à mon don daredevilien. J'appelle *lire dans les pensées* mon imperméabilité à la réclame que les humains produisent en permanence à propos d'eux-mêmes. Cette « lecture » s'allie en outre à la singulière faculté d'entendre ce qu'Artaud appelle la « voix reversée et basse » du tutoiement social.

Ce sens radar ne m'a quasiment jamais trompé. Au début, Freud, bien sûr, est un excellent marque-page. L'hypothèse d'un inconscient individuel qui obéit à un décalogue réflexe de base (Dénégation, Inversion, Projection, Manque-à-jour, etc.), permettant de décrypter le message codé qu'exhale la parole de l'autre, est à la fois passionnante, indiquant que *tout est texte* (Freud n'était pas juif pour rien), et ses déductions vite redondantes.

Le problème, c'est que les individus se ressemblent tellement ! Le fantasme du clonage, son imminente réalisation et sa prévisible généralisation, constitue l'aboutissement eugéniste d'une répugnante pente moutonnaire de l'hominien planétaire, pente dont témoignent, entre mille exemples, ces rappeurs travestis en pitt-bulls cliquetants à l'instar exact des costumés cravatés





organes, toute la beauté du corps de l'autre – ma Zandée est objectivement splendide, mais elle pourrait l'être moins, ça ne changerait *au fond* rien – fleurit en un braille mobile de pures sensations.

J'en connais qui assimilent leur agoraphobie à l'enténébrement de Batman. En ce qui me concerne, le costume de Daredevil me va comme un gant. Pour deux raisons essentielles : sa faiblesse apparente fait sa force véritable, et il doit *lire le monde* à chaque micro-seconde de son existence. En outre, contrairement à beaucoup d'autres personnages de Stan Lee (dont la judéité symbolique saute presque toujours aux yeux), sa puissance ne dépend aucunement de la technologie. Son corps fait seul tout le boulot. Sa canne-flèche elle-même n'est qu'une arme clandestine, classique, à l'instar de mon stylo Parker.

À partir de mes neuf ans, une visite au moins annuelle chez l'ophtalmologue s'imposa. Contrairement à mon frère Olivier dont la myopie légère se stabilisa à la puberté pour ne plus guère évoluer, par une pénible malédiction qui doit bien posséder un sens précis (je ne l'ai toujours pas déchiffré – ou peut-être suis-je précisément en train de le comprendre à mon insu en écrivant ceci, ce qui serait symboliquement assez beau), je perdais des dioptries tous les deux ou trois ans. Si les prouesses de l'optique n'avaient pas progressé au même rythme que mon mal (merci Spinoza !), j'aurais vite dû porter d'infâmes culs-de-bouteille comme ceux dont s'affublent les comiques pour imiter un raté érotique absolu. Narcissiquement, cela signifie qu'on se sent à deux doigts d'être virtuellement non pas tant un objet de risée qu'une image peu avenante pour les femmes susceptibles de vous attirer. À l'adolescence, ça peut vite tourner au drame. Heureusement, une certaine assurance physique et élocutoire me préserva d'un manque de confiance dévastateur. Et puis, quelques années et expérimentations de mon sens radar plus loin, je compris vite que tous les mauvais goûts étaient dans la culture, que nul n'est subjectivement indigne d'être aimé, que l'odieux masochisme des femmes, accompagné de sa putride haleine de sadisme intrinsèque, est la loi du genre. Ce n'est plus moi dès lors

qui m'impatiente de plaire, mais décide de ne m'intéresser qu'à celles échappant au symptôme morbide.

Au fur et à mesure, donc, que ma vue baissait, les verres de lunettes se faisaient de plus en plus fins, les montures plus légères, moins fragiles, plus élégantes et pratiques, de sorte qu'à seize ans, mes prothèses m'offraient un surcroît de distinction comme son lorgnon à un « lion » de Balzac.

Le plus intéressant dans la myopie corrigée par des lunettes, est la possibilité, dont je reste seul à décider, de couper toute communication avec le spectacle du monde. L'inverse est vrai. Rien n'est plus désagréable que l'imposition d'un brouillard au moment où je ne l'exige pas, comme lorsqu'on pénètre dans une salle de café surchauffée en hiver et que les lunettes se couvrent aussitôt d'une buée ridicule et importune. Et puis il ne faut pas négliger le plaisir foncièrement littéraire de l'observatoire silencieux. Je pourrais passer des heures à assister aux gesticulations de deux femmes à une table de café à côté de la mienne, à une dispute de couple dans un train, ou simplement aux cent signes d'oscillation d'une adolescente qui dévore un livre dans un parc. Et là, bien entendu, une bonne vision est un indéniable avantage.

À dix-huit ans, je me suis offert mes premières lentilles de contact. C'étaient de très fragiles et presque invisibles confetti d'un plastique autrement plus fin que du papier bible. Jamais douloureux, les premiers essais font pourtant larmoyer pendant des heures. Puis on s'habitue à ce qu'un objet étranger ventouse en permanence la cornée. Le regard, qui n'est plus abrité derrière la double protection de plastique incassable, devient plus perçant mais aussi plus délicat. Surtout, un interstice de la réalité s'éclaira brusquement à mes yeux, que je ne connaissais pas et qui est autrement plus précieux que les carreaux d'une salle de bain : je distinguai pour la première fois mon visage nu, *je fis connaissance avec l'expression de mon propre regard.*

La surprise de me découvrir sans parfaitement me reconnaître fut plutôt intéressante à étudier. Je n'avais pas été préparé à me dévisager, ce qui n'est

d'ailleurs pas plus mal : mon reflet en miroir m'était naturellement devenu plutôt indifférent. Mon vrai visage fit donc son apparition, pas seulement pour moi d'ailleurs. En quelques semaines, s'estompèrent puis disparurent les impalpables cernes, que je n'avais par définition jamais vus, dus à je ne sais quelle altération de la lumière traversant mes hublots avant d'imprimer sa marque en contrebas de mes paupières. Il me sembla alors que les femmes me regardaient autrement. Toujours aussi spirituellement voyeur, j'étais devenu différemment visible ; à la lettre : *envisageable*.

Manque de pot, la période de rôdage de mon nouveau visage avenant correspondit à mes premières découvertes de l'écriture, et à mon engagement sous une longue arcade de solitude, mi-subie, mi-voulue, qui n'allait plus cesser. Expulsée de ma vision, la brume isolante et irradiante de la myopie trouvait refuge dans mon âme.

C'est à cette époque aussi que je me mis à étudier la pensée juive. J'appris que les Docteurs du Talmud, voulant évoquer les différentes strates d'interprétabilité du Texte, parlent des « soixante-dix visages » de la Thora. Preuve que le visage n'est pas une image. Le visage vise la réalité, devisant avec le cerveau qui décide en dernier lieu de oui ou non s'en aviser. On ne songe pas assez que si son visage vu devient image, le visage est d'abord la trouée avisante du corps, la seule partie de son être externe que, de soi-même, on ne voit jamais. Il y a une lézarde de la représentation dans le visage, et c'est en tant qu'il est cette déchirure que le visage a la charge de lire le texte du monde. Autrui n'a pas un avantage sur moi sous prétexte qu'il voit davantage mon visage que moi-même – pour poursuivre les corrélations de la myopie. En réalité, parce qu'il voit mon visage, autrui est entravé. De mon cou à mon crâne, une béance active œuvre pour moi, œuvre en moi, donnant son sens poétique à mon être. Ce creux d'obscur gravitation de mon regard mental est le point d'équilibre cardiaque de toute création. On peut écrire sans jambes, on peut même écrire sans bras, à la rigueur, mais on ne peut écrire sans visage. « La

lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue » : saint Jean énonce ici un vortex verbal comparable à ce qu'est le visage par rapport au corps : une obscurité se dissimulant sa propre illumination qu'aucun sens social ne prédétermine.

Je me dois d'indiquer en conclusion que le scholiaste futur serait bien inspiré d'associer ma myopie mystique et l'axe essentiel de mon œuvre buissonnant dont chaque nouveau livre forme un rameau ardent : une inlassable guerre du Verbe aux mille leurres de l'Image.

**Stéphane Zagdanski**